

l'autre est prodigue ; l'égoïsme même a pris chez eux une apparence différente : alors que l'un est resté garçon pour s'épargner les soucis et peut-être les dépenses d'une famille, l'autre s'est marié pour remédier aux difficultés de la vie matérielle, s'assurer les soins d'une femme et les avantages d'un intérieur bien ordonné. Le colonel, toujours à court d'argent, sans cesse aux abois, a vu impitoyablement repoussées les demandes adressées à son frère. Celui-ci, redoutant de nouvelles tentatives de ce genre, se tient sur la réserve, et refuse même les soupers hebdomadaires de la rue Saint-Yves.

— Le colonel n'a-t-il point d'enfants ?

— Une jeune fille que, malgré ses instances, il laisse chez une parente dont il espère hériter.

— Les testaments, dit Robert en souriant, ne m'inspirent, et pour cause, qu'une confiance médiocre. Comment peut-il se priver de son unique enfant !

— Oh ! personne, pas même elle, n'est particulièrement nécessaire au colonel,

... Lui seul, et c'est assez !

Qui sait, même, si sa présence ne dérangerait point ses habitudes ? Quiconque n'aime que lui fait naturellement bon marché des autres.

La journée du lendemain fut consacrée par Robert à une conférence aussi longue qu'ennuyeuse avec le fonctionnaire qu'il remplaçait. A un certain âge, il semble dur de faire l'apprentissage d'un travail de bureau sec et aride, surtout quand on n'a connu d'autre règle que la fantaisie, d'autres labeurs que ceux qui plaisent le plus à l'imagination.

Robert Varey, avec une nature dont lui-même ne soupçonnait ni la profondeur, ni le ressort, avec des tendances généreuses et des facultés plus qu'ordinaires, offrait néanmoins le type quelque peu effacé et abâtardi de la génération actuelle. Il avait été privé dès son enfance de ce qui eût pu tourner au bien ses forces vitales : un foyer, et un foyer chrétien, cette école de support, d'amour et de dévouement où s'est réfugiée à peu près complètement une chose pourtant essentielle : le respect, — respect de la religion, respect de la famille, respect de soi-même.

Jeté, tout jeune encore, dans une de ces pensions où l'instruction est considérée comme l'affaire principale, l'affaire de « réclame, » et où, en revanche, l'éducation et les principes religieux ne sont l'objet que de soins très secondaires, il avait fallu toute la richesse de sa nature, toute l'honnêteté de ses instincts, toute l'élevation de ses goûts, pour que, livré à lui-même de bonne heure, avec une aisance suffisante pour le dispenser du travail, cette grande sauvegarde, il ne s'engageât point dans une voie exclusivement mauvaise.

Cependant, il s'habitua à se considérer comme faisant partie d'un noyau de gens d'élite, appelés au banquet délicat des arts et des plaisirs de l'esprit, sans jamais concevoir l'ambition honorable d'être utile, de faire une œuvre vraiment haute. Il ne lui venait point à l'idée qu'il pût avoir en ce monde une tâche à remplir envers les autres, ou plutôt cette tâche consistait à ses yeux à rendre volontiers à ses amis, quelquefois même à des indifférents, des services qui ne lui coûtaient guère, et qui lui assuraient la réputation d'un garçon obligeant et d'un bon camarade.

Quand éclata la guerre fatale de 1870, son patriotisme s'éveilla pourtant, et il s'engagea des premiers.

Ce raffiné, ce délicat supporta gaiement les fatigues et les privations ; il se battit bravement, s'échappa d'Allemagne à travers mille dangers, revint se jeter dans Paris, et endura stoïquement les douleurs physiques et morales du siège.

Quelques mois plus tard, tout était oublié ; il avait repris son existence inutile et oiseuse, et se croyait plus que jamais autorisé à vivre pour lui-même, ne semblant pas se douter que, bien compris, le dévouement, comme l'antique noblesse, oblige, et que, dans cette paix douloureuse et sanglante, faisait appel, sur un autre champ de bataille, à toutes les énergies, à tous les efforts de ses enfants.

La nécessité qui l'éloignait de Paris lui semblait plus dure qu'à tout autre.

Ainsi qu'un grand nombre de Parisiens, il était persuadé que l'esprit s'atrophie en province, et qu'on n'y peut mener qu'une existence décolorée.

Pour lui, la vie intelligente, c'étaient la pièce nouvelle, le livre qu'on s'arrache, une séance à l'Institut, une visite au Salon, un concert, de même que, en guise de travail, il passait de son crayon à son piano, voir même à sa plume, pour envoyer à quelque revue une page bien accueillie.

Rien de tout cela n'existait en province, où l'étude et le développement moral sont favorisés, non par les éléments étrangers, mais par le seul exercice de la réflexion, le calme et le monotone de la vie.

Cependant, alors que le fleuve majestueux précipite sa course, enflant ses eaux avec orgueil du tribut de nombreuses rivières, et réfléchissant sans cesse des rives nouvelles, aussitôt disparues, combien d'entre nous peuvent préférer le lac tranquille qui, toujours pur, s'alimente aux sources intarissables cachées dans son sein, et reflète fidèlement, avec le ciel, les hauteurs qui l'entourent.

Ne rabaissons pas la province ; et parce qu'elle a jusqu'à un certain point en partage la « stabilité », ne l'accusons point de stagnation, car les abîmes où elle puise la vie sont aussi féconds et plus purs que les courants parisiens.

Lorsque le dimanche suivant, Robert fit son entrée chez mademoiselle de la Morlière avec la famille de Kersall, une nouvelle importante se discutait parmi les groupes rassemblés près des tables à jeu ou devant la grande cheminée. Le colonel Bausset avait été appelé à Nantes par une dépêche télégraphique ; sa vieille parente se mourait : Gabrielle allait donc revenir à Marsay.

La question était de savoir si, oui ou non, la cousine avait tenu ses promesses.

Robert ne s'ennuya pas chez la vieille demoiselle. Si tous les membres de la petite société n'avaient pas la valeur intellectuelle des de Kersall, il y avait cependant parmi eux des éléments de distraction passables, et si la conversation était parfois un peu puérile, la gaieté du moins, était communicative.

Le jeune homme était doué d'un heureux caractère. Sa vanité (qui n'en a pas ?...) se sentait agréablement chatouillée par le rôle qu'on semblait unanime à lui attribuer en sa qualité de Parisien. Il résolut donc de tirer de cette petite ville tout l'agrément qu'elle pouvait offrir, et se montra aussi aimable qu'il put, animant la partie de cartes, et émettant l'idée, accueillie avec enthousiasme, d'improviser une charade.

Mademoiselle de la Morlière aimait la jeunesse, et les éclats de rire dont son vieux salon fut le théâtre ce soir-là résonnèrent délicieusement à ses oreilles.

Comme on se séparait, elle s'approcha de Robert : Laissez-moi vous remercier d'avoir fait tant de frais pour une pauvre vieille fille, dit-elle avec effusion. Je souhaite de tout mon cœur que vous éprouviez bientôt pour nous la sympathie que vous nous inspirez. D'ailleurs, un aimable caractère comme le vôtre sait